

Comptes rendus

Jean GUILAINE, *Premiers bergers et paysans de l'Occident méditerranéen*, Paris-La Haye, Mouton, « Civilisations et sociétés », 58, 1976, 286 p., bibliogr., 32 p.

Il y a longtemps que l'Europe méditerranéenne attend une synthèse comparable à celle de J. G. D. Clark¹ sur l'Europe centrale et septentrionale. Il est vrai que les régions méridionales ont peu de tourbières, avec leurs conditions de conservation si exceptionnelles. Il est vrai aussi qu'en France, le Paléolithique a longtemps monopolisé les meilleurs esprits, au détriment de la préhistoire récente (bien qu'il y ait eu Déchelette). Néanmoins, il faut sans doute admettre que l'état d'esprit de nos archéologues n'a pas été pour rien dans ce qu'il faut bien appeler un retard par rapport aux Anglo-Scandinaves. Tout cela, espérons-le, appartient au passé. En tout cas, l'ouvrage de Jean Guilaine nous montre, et d'abord par son titre, que les archéologues français s'intéressent maintenant eux aussi aux aspects écologiques et économiques fondamentaux des sociétés anciennes. Ajoutons qu'en ce qui concerne les parties de l'Europe les moins étudiées dans Clark, nous disposons aujourd'hui de deux autres ouvrages de synthèse sur le Néolithique : celui de R. Tringham² pour l'Europe orientale, et celui de P. Phillips³, qui recouvre à peu près la même aire géographique que le livre de J. Guilaine.

L'auteur commence par lever un préalable, celui de l'Orient comme source d'une diffusion directe du Néolithique à la Méditerranée occidentale. Contrairement au Danubien d'Europe centrale, en effet, dont l'homogénéité implique le caractère intrusif, la diversité des civilisations néolithiques de la Méditerranée occidentale est telle qu'elle oblige à supposer un développement largement autochtone, même s'il a été plus tardif qu'au Proche-Orient et a donc reçu certains apports de ce dernier. Cette constatation est peut-être une des plus importantes du livre. Car elle entre dans une remise en cause plus générale de la problématique fondée sur les notions de foyer, de diffusion et de complexe culturels, problématique qui continue à informer bien des travaux malgré l'échec des *Kulturkreise*, dont les sciences humaines n'ont peut-être pas entièrement tiré toutes les conséquences. Il se pourrait par exemple que si les « foyers » proche-oriental et mésoaméricain ont pris tant d'importance, c'est qu'on les a cherchés : car on en trouve d'autres, et en nombre de plus en plus grand, au fur et à mesure qu'on cherche ailleurs. L'archéologie actuelle donne à cet égard l'impression d'être grosse des bouleversements les plus imprévisibles (surtout hors d'Europe cependant, à vrai dire).

Entre autres avantages, l'élimination de cette problématique stérile a celui de faire apparaître les véritables problèmes : déceler

les innovations importantes qui se sont produites dans le temps et dans l'espace. Celles que prend en compte Jean Guilaine, et dont l'ensemble constitue pour lui la néolithisation, sont les suivantes (p. 11) :

- domestications animales,
- domestications végétales (agriculture),
- apparition d'outils de pierre polie,
- poterie,
- outillage agricole (meules, faucilles),
- sédentarisation,
- apparition de communautés paysannes,
- poussée démographique, etc.

Il n'y a pas de lien nécessaire entre ces diverses innovations. Ou du moins, c'est de cette hypothèse de travail (hypothèse nulle) qu'il faut partir en bonne méthode. Sur le plan chronologique, le seul point vraiment acquis est celui de l'antériorité des premières domestications animales (mouton, et même bœuf) par rapport à la poterie, elle-même peut-être un peu antérieure aux céréales. Mais pour le reste, que de questions restent encore sans réponse ! Songeons, par exemple, que presque rien n'est connu sur la navigation et sur la pêche, alors que le Néolithique occidental est un phénomène principalement côtier.

Mais c'est peut-être sur une question comme celle de l'outillage agricole que les choses ont le moins avancé. Pour le Néolithique, on le sait, on ne dispose que de quatre sortes de vestiges directement liés à l'utilisation ou à la production d'éléments végétaux : les outils à écraser (meules), les outils à récolter (éléments de faucilles), les outils à défricher (haches) et les poids de bâton à fouir. Or, en ce qui concerne les premiers, nous apprenons que « sauf en Afrique du Nord, une étude typologique détaillée des instruments de broyage et de meunerie n'a guère été tentée dans les régions du Bassin méditerranéen de l'ouest » (p. 58). Il faut donc nous résigner à ne rien savoir des « broyeurs » et « molettes » évoqués çà et là (pp. 32, 36, 56...). Nous n'en savons guère plus sur les « couteaux-faucilles », mentionnés également à plusieurs reprises, alors que pourtant la problématique des instruments de récolte est assez avancée⁴. Dans cette perspective, on pourra regretter que la pré-

sence éventuelle de « faucilles » à Rouffignac au VIII^e millénaire soit considérée comme un détail sans conséquence. De telles exceptions, comme par exemple la présence de meules et de pièces à tranchant lustré en Nubie dès le XIII^e millénaire⁵ sont peut-être précisément une des clés dont nous avons besoin pour comprendre certains processus de néolithisation. Quant aux poids de bâtons à fouir, dont l'interprétation reste d'ailleurs hypothétique, deux éléments permettraient peut-être de préciser leur destination : leur répartition géographique, et surtout... leur poids. Mais nous ne connaissons ni l'une ni l'autre.

Reste l'outillage en matériaux périssables (bois). On n'en a de traces que par de rares trouvailles dans les lacs ou les tourbières, et nous en sommes sur ce point largement réduits aux spéculations, il faut le reconnaître. Mais pourquoi l'auteur croit-il devoir reprendre à son compte la vieille supposition selon laquelle « l'agriculture primitive s'effectuait à la houe, prototype de l'araire-houe » (p. 57) ? Voilà plus de vingt ans que Haudricourt et Brunhes Delamarre⁶ ont montré qu'il n'en avait rien été. L'emploi même du terme de houe exigerait une longue critique. Car il est vraisemblable que ce que nous mettons sous ce terme n'existait pas avant le métal, voire même peut-être avant le fer. On connaît par les sources ethnographiques des « houes » de bois, de pierre, d'os, de coquillage et même d'écaille de tortue chez de nombreuses populations sans métal. Mais dans les cas que l'on connaît avec quelque précision, elles ne jouent qu'un rôle tout à fait secondaire et sans commune mesure avec les labours à la houe de fer⁷. En Europe, les scènes de labour du Val Camonica représentent clairement des « houes », mais nous sommes déjà à l'Age du Bronze, et en outre ces houes sont utilisées derrière l'araire, c'est-à-dire probablement comme casse-mottes⁸. Mais a-t-on pu dater les houes de bois trouvées dans les palafittes suisses (p. 57) ? (On sait toute la prudence qu'il faut observer vis-à-vis de ces trouvailles, souvent faites dans les pires conditions.) Que « certaines peintures levantines montrent des personnages en train de piocher »

serait passionnant, étant donné leur ancienneté présumée, si seulement l'auteur nous donnait les moyens de satisfaire notre curiosité (reproduction des dites peintures, ou à défaut références bibliographiques adéquates).

Il y a — comment ne pas le reconnaître ? — un malentendu entre les archéologues et leur public. Car c'est bien aux non-spécialistes, nous semble-t-il, qu'est destiné le livre de Jean Guilaine. Certes, l'archéologue qui écrit un livre a le droit absolu de choisir ses matériaux et de les présenter comme il l'entend. Mais il y a un problème de communication. Soit par exemple le passage suivant (p. 112) :

« L'équipement lithique est à base de lames et de couteaux, retouchés ou non, de dimensions quelquefois assez fortes, peut-être par dérivation à partir d'un substrat mésolithique différent des régions voisines. Il existe également des scies. Les haches polies sont fréquemment en basalte ; elles sont peu régulières, de dimensions moyennes à fortes, de section ovale. De nombreux poinçons et des spatules composent l'outillage osseux.

La céramique se présente sous la forme de grands vases aux formes globuleuses et à col rentrant, de marmites à panse molle, d'écuelles hémisphériques, de bouteilles à col cylindrique dégagé. De petits récipients, genre bol, accompagnent la grosse vaisselle. Les éléments de préhension sont des anses épaisses disposées verticalement ou horizontalement soit sur le bord même du vase, soit juste en dessous ou encore au niveau de la panse... »

Sans doute cette description évoque-t-elle quelque chose de précis et de tangible pour le spécialiste. Pour le non-spécialiste, elle n'évoque pratiquement rien. D'autant moins qu'on ne lui fournit ni index, ni glossaire, ni exposé de méthode, qui lui permettraient de commencer à acquérir ce qu'il ignore. C'est près de la moitié du livre, consacrée à la description des différents faciès culturels, qui échappe ainsi à sa compétence. Comment ne se sentirait-il pas frustré ?

François SIGAUT

1. J. G. D. CLARK, *Prehistoric Europe, the Economic Basis*, Londres, 1952, traduction frse, Paris, Payot, 1955.

2. R. TRINGHAM, *Hunters, Fishers and Farmers of Eastern Europe, 6 000-3 000 BC*, Londres, Hutchinson, 1971.

3. P. PHILLIPS, *Early Farmers of West Mediterranean Europe*, Londres, Hutchinson, 1975.

4. A. STEENSBERG, *Ancient Harvesting Implements. A Study in Archaeology and Human Geography*, Copenhague, 1943. J. CAUVIN, *Les outillages néolithiques de Byblos et du littoral libanais*, Beyrouth, 1968.

5. F. WENDORF, « The Use of Ground Grain during the Late Paleolithic of the Lower Nile Valley », J. R. HARLAN éd., *Origins of African Plant Domestication*, Paris-La Haye, Mouton, 1976, pp. 269-288.

6. A. G. HAUDRICOURT, M. J. BRUNHES DELAMARRE, *L'homme et la charrue à travers le monde*, Paris, Gallimard, 1955.

7. H. DAMM, « Form und Anwendung der Feldgeräte beim Pfluglosen Anbau der Ozeanier », *Ethnographisch-Archäologische Forschungen*, 1954, pp. 18-99. F. L. KRAMER, *Breaking Ground. Notes on the Distribution of Some Simple Tillage Tools*, Sacramento, multigr., 1966.

8. A. ANATI, *La civilisation du val Camonica*, Paris, Arthaud, 1960.

Bertrand GILLE, *Les mécaniciens grecs. La naissance de la technologie*, Paris, Seuil, 1980, 230 p., bibliogr., illustr.

Dans sa monumentale *Histoire des techniques*, parue au début de 1978 (Coll. « La Pléiade »), Bertrand Gille nous annonçait la publication prochaine de ce petit livre sur *Les mécaniciens grecs*. Voilà qui est fait, et qui est véritablement le couronnement d'un grand œuvre. Bertrand Gille, aujourd'hui disparu, fut probablement le seul historien de notre époque qui ait su acquérir, et nous transmettre, une vue d'ensemble de l'univers des techniques, passées et présentes.

Le sujet des *Mécaniciens grecs*, c'est la facette technique, technologique même plutôt, car l'auteur y insiste, de ce qu'on a appelé à tort ou à raison le « miracle » grec. Car de